

Saint-Jean-d'Angély

L'abbaye sans cesse recommencée

À la fin du Moyen-Âge, Saint-Jean-d'Angély est l'une des principales et des plus belles abbayes d'Occident, dominée par une église abbatiale gothique dont il ne nous reste plus que quelques pierres après des guerres de religion dont Saint-Jean-d'Angély fut l'un des épicentres. Patients, les bénédictins mauristes commencent une reconstruction qui s'arrête un jour de 1790...

En 1569, lorsque le jeune roi Charles IX, accompagné de sa mère Catherine de Médicis, entre dans Saint-Jean-d'Angély, que le vieux maréchal de Vieilleville venait de reprendre aux protestants, il est « fort ébahi des ruines que l'artillerie y avait faites ». Car le maréchal, « piqué » par la résistance des habitants, n'y a pas été de main morte : ceux-ci « furent tant foudroyés de l'artillerie, qu'ils n'avaient quasi lieu sûr de retraite en la ville », le maréchal les menaçant, « s'ils ne se rendaient bientôt », de « les tuer tous là-dedans à coups de canon »... Dans ce déluge de feu ont dû tomber quelques derniers pans de la splendide abbatiale qui faisait la gloire de la ville et qui avait déjà subi de rudes coups depuis 1562, lorsque les habitants de Saint-Jean s'étaient ralliés au camp protestant, avaient chassé les moines bénédictins de leur abbaye et jeté au feu la relique qui avait fait sa gloire : une tête de Saint Jean Baptiste... Cette tête, renfermée dans une châsse de 12 marcs d'or, a, selon la tradition, été rapportée d'Égypte par un moine, accueilli à Angoulins par le petit-fils de

Charlemagne, Pépin d'Aquitaine. Elle avait, dit-on, ressuscité certains de ses soldats. Une abbaye est fondée pour la garder, mais un raid viking met tout à bas et la tête est perdue... puis « retrouvée » en Italie par le duc Guillaume V d'Aquitaine. Un abbé poitevin, qui s'est aussitôt emparé d'une dent de la relique et l'a cachée dans sa bouche, devient aveugle et ne retrouve la vue qu'après s'être repenti. La renommée de l'abbaye peut s'étendre dans toute la Chrétienté, d'autant qu'elle est idéalement placée sur l'un des principaux chemins menant à Saint-Jacques de Compostelle. Après une abbatiale romane bâtie

probablement à partir du XI^e siècle, les guerres auraient forcé à en rebâtir une nouvelle, immense et étrangement gothique en ce pays roman, entre les XIII^e et XV^e siècles. Mais lorsque les habitants du bourg, qui s'est créé autour d'elle, y pénètrent pour tout dévaster en 1562, l'abbaye bénédictine n'est déjà plus que l'ombre d'elle-même. L'âge d'or des pèlerinages est passé, procès et abbés absents ont épuisé les ressources, et les taxes imposées par les moines à la

population ne sans doute pas étrangères à sa fureur destructrice. Revenus après 1621, les moines tentent une nouvelle reconstruction, dans les premières années du règne de Louis XIV. Mais ce n'est qu'en 1741 qu'ils s'attaquent à leur abbatiale, beaucoup trop tard pour terminer avant la Révolution et la suppression des ordres religieux, en 1790. Les deux tours de la façade resteront sans nef, mais donneront à la ville un bel emblème.

À lire : « L'architecture gothique en Saintonge et en Aunis », Yves Blomme, Éditions Bordessoulles, 1987.

Texte : Jean de Saint Blanquat.
Illustrations : François Brosse.
Merci à Jeanne Bernard-Grit des Archives départementales de la Charente-Maritime pour son aide.

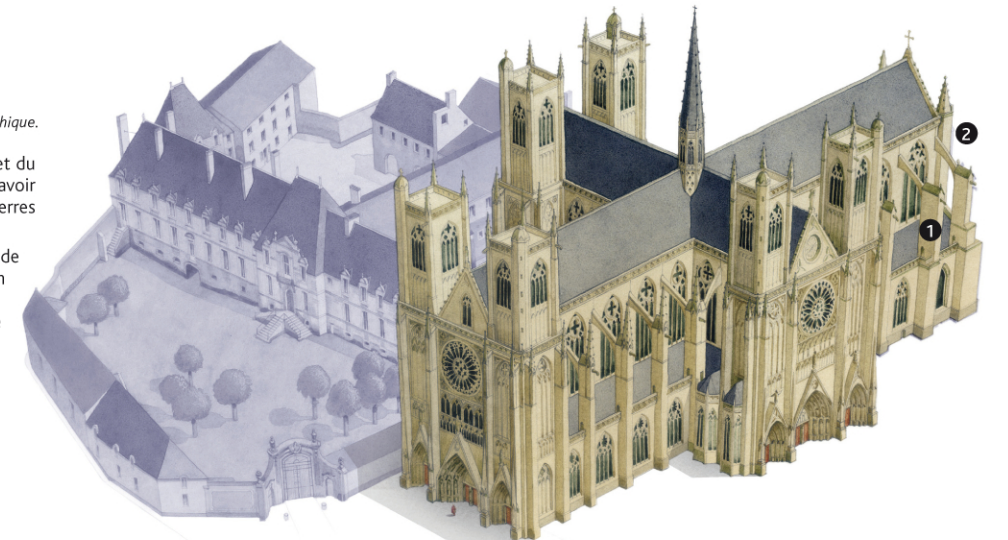
STUDIO DIFFÉREMENT

I - L'abbaye gothique

Brûlée en 1234, l'abbatiale romane laisse la place à une somptueuse église gothique.

Le peu qu'il reste de cet édifice (les arcs-boutants 1 et le triplet du chevet 2), permet à peine d'imaginer la grandeur que devait avoir l'abbatiale au XVI^e siècle, avant sa destruction au début des guerres de religion.

Si on sait très peu de choses, à part ses dimensions (une centaine de mètres de long, 30 mètres de hauteur de voûte), la reconstitution laissée par un inconnu au début du XVII^e siècle permet de s'en faire une petite idée (ci-contre à droite). Mais l'abbatiale n'a sans doute jamais été totalement terminée.



II - L'abbaye mauriste...

À partir du XVII^e siècle, une reconstruction dans un tout autre style.

Le roi ayant repris la ville aux protestants en 1621 (elle devra même un temps porter le nom de « Bourg Louis »), les bénédictins peuvent tenter une reconstruction qui avance rapidement entre 1647 et 1679 (ci-contre à gauche), sur les plans de l'architecte de la congrégation mauriste, Le Duc.

On trouve un grand corps de bâtiment en façade avec, donnant sur la cour principale 3, l'hôtellerie qui comprend : un grand salon 4, la riche bibliothèque créée en 1715 5 et des chambres pour les hôtes 6.

Derrière, autour du cloître 7 typique des abbayes du temps (il sera démonté en 1804 pour servir à la construction d'une halle, aujourd'hui Salle Aliénor d'Aquitaine), sont situés :

le réfectoire 8, le chapitre 9, la sacristie 10 et les dortoirs des moines 11.

S'appuyant sur les restes du chevet gothique, une église provisoire 12, avec les vestiges de la tour de transept gothique 13 (ils ont sans doute servi pour la construction des tours de l'église du XVIII^e siècle).

Également, des jardins 14 pour délasser les pères entre leurs studieuses lectures, et aussi : greniers et granges 15, galerie 16, cimetière 17, seconde cour 18, infirmerie 19, grenier à farine 20, basse cour 21, escalier 22, tour des latrines 23, boulangerie 24, écuries 25.

III - ... et son abbatiale

La Révolution empêche l'achèvement d'une abbatiale d'un beau style XVIII^e.

Commencée en 1741, la nouvelle église abbatiale est dessinée par l'architecte Franque, un peu au sud du bâtiment disparu dont on projetait sans doute de reprendre les dimensions, les bénédictins ayant la fibre historique. Seule la façade est achevée lorsque l'ordre est supprimé, en 1790, et les 12 derniers moines bénédictins priés de changer de vocation.

Si cette abbatiale avait été achevée, voici sans doute à quoi elle aurait pu ressembler (ci-contre)...

